

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS, ETC., ETC.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

PLATON-POLICHINELLE, ANATOLE DU GOURGUILLON.

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureaux du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOC, C'EST-MARS ET PAUL DESRUES.

DÉJAZET.

Pauline-Virginie Déjazet est née à Paris le 30 août 1798.

Elle joua, dès l'âge de 5 ans, sur la scène des Capucines; puis le théâtre des jeunes élèves et le Vaudeville virent grandir son talent. Elle créa à ce dernier théâtre, avec un grand succès, la fée Nabotte dans la *Belle au Bois-Dormant*.

La province pendant quelque temps la déroba à Paris.

En 1821, elle fut engagée au Gymnase; mais se voyant, malgré le talent dont elle fit preuve, sacrifiée à Léontine Fay et à Jenny Vertpré, elle émigra, en 1828, aux Nouveautés, où elle eut pour camarades Potier et Bouffé. Sa principale création fut dans *Bonaparte à Brienne*.

C'est de 1831 que date l'immense popularité de Déjazet. Engagée au Palais-Royal, elle fit la fortune de ce théâtre. *Vert-Vert* et les *Premières armes de Richelieu* furent surtout ses triomphes. Du Palais-Royal elle passa, en 1844, pour cinq ans aux Variétés, où *Gentil-Bernard* ajouta un nouveau fleuron à sa couronne.

Puis Déjazet donna des représentations en province et à Londres, entrecoupées de réapparitions au Vaudeville et aux Variétés.

En 1859, elle a obtenu pour son fils le privilège du théâtre des Folies-Nouvelles, qui a depuis porté



son nom. C'est alors que la jeune femme de Victorien Sardou (dile du vieux Léon, le régisseur des Folies-Dramatiques), qui était la modiste de Déjazet, parla à notre actrice de la mauvaise étoile de son mari et de la position à peu près désespérée de leur ménage. Déjazet fut la bonne fée de M. Sardou et créa son *Garat*.

Déjazet est venue au bon moment, pour personnifier la gaieté de notre peuple spirituel, qui vécut tant de la vie intellectuelle de 1830 à 48. Elle fut la contemporaine de Béranger, et il lui appartenait de fermer les yeux à sa Lisette.

Maintenant elle vieillit dans un temps de décadence, où tous les souvenirs de sa jeunesse, comme elle, s'en vont.

Elle partie... la fin aura également sonné pour toutes ces fraîches choses, qu'on appelait, au temps où elle fleurrissait, gaieté folle, amours de grisette et d'étudiant, joie, sourires de jeunesse et poésie!

Cette époque rose aura disparu.

Sardou est venu donner le diapason de notre lyrisme.

On oppose Fanfan à Déjazet, avec la permission de la censure, Rébé Patapouf à Fantine.

Y a-t-il progrès?

Il est permis d'en douter.

J'avais une larme à l'œil en entendant la Lisette.

PLATON-POLICHINELLE.

Imp. Labasset

THEATRE.

A propos de LA CONTAGION de M. Emile Augier.

(Dernier Article.)

Et d'abord pourquoi ce titre : *la Contagion* ? Où est le lièvre de ce civet ? Cela pourrait aussi bien s'appeler *le Pou et l'Araignée*. Puis M. Augier se garde bien d'élever sa lanterne assez haut pour montrer d'où vient le mal.

Tout sujet cependant doit être complet et son titre justifié. Un fournisseur de la maison de Molière ne devrait pas ignorer cette règle élémentaire de l'art dramatique.

Quant à la pièce, nulle action, un paquet de conversations, une conception rachitique, une intrigue banale et avortée, des scènes faites avec des mots, — et lesquels ? ces bouts de cigare de l'esprit que l'on n'a que la peine de ramasser sur les tables d'estaminet, bref, pas la moindre trouvaille, une mauvaise contrefaçon du héros de Gogol, des personnages mois et des puérilités comme remplissage.

Pourquoi l'auteur de *la Contagion*, au lieu d'un bourgeois grippe-sous, crasseux, crétin, couard, vrai, en un mot, fait-il de Tenancier père presque un homme antique, une *vieille lame* qui met ses pantoufles et tire son grand sabre ? (3^e acte, scène 1^{re}).

C'est probablement parce que la *bourgeoisie* est une puissance de nos jours, que M. Augier, l'Aristophane des coups de pied de l'âne, lui met un bouquet sous le nez.

Sentement à qui M. Augier pense-t-il monter le coup ?

Qu'il dise donc tout de suite qu'il gagne à ce jeu là 100,000 fr. par an.

Une chose choque et reste embrouillée au troisième acte : La marquise Galeotti qui, dans la pensée de l'auteur, personnifie l'aristocratie, agit comme une fille, disons le mot, en allant visiter l'appartement de d'Estrigaud, et l'auteur nous la donne pour *femme honnête*. C'est à n'y rien comprendre ; ou bien il faut dire : Quelle *blague* ! à propos de toute femme titrée *honnête*. Je ne me fais pas le moins du monde le défenseur de ces dames du grand monde, je laisse ce soin aux fils de Loyola qui les cultivent ; mais je me demande ce qu'elles ont pu faire à M. Augier pour qu'il les traite ainsi ?

Au quatrième acte, quand arrive l'explosion des « sensualités inconnues » d'André Lagarde, il est inadmissible qu'une nature fortement trempée, qu'un travailleur connaissant le prix de l'argent, sous prétexte qu'il n'a pas encore vécu, puisse parler et agir comme un imberbe cocodès en deuil de l'architecte de son édifice vital.

D'Estrigaud dit bien, deux scènes après, qu'il a grisé l'ingénieur. Trop tard ; ça n'est pas amené. Le rôle de Got ne pouvait-il se passer de cette réminiscence soulographique du *duc Job* ?

J'aime bien également l'*à parte* de Navarette : « Pauvre Cantenac ! » à la fin de l'acte. La sensibilité de ce cœur de... *roche* à propos de son amant *in partibus* fait bien.

Que dirai-je du cinquième membre ? (celui de la brochure, conforme aux premières représentations).

Rien ne peut donner une idée de cet acte. C'est plat, *flou*, tellement idiot et mal bâti, que le dernier cabotin ne peut qu'en hausser les épaules.

Le dénouement refait à l'usage de la province, (grand merci !) et que l'*Evénement* a publié, est encore plus détestable ; car il met sous les yeux du spectateur la... comédie jouée par d'Estrigaud. Il est de ces choses qu'on ne doit jamais exposer à moins d'un grand enseignement social. Or je n'ai nul besoin de vous dire qu'il n'y a pas d'enseignement social dans la pièce de M. Augier, Vous le comprenez comme moi.

Ah ! j'oublie... l'auteur fait jongler ses personnages avec le mal et les rend excusables. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, où le *pacte de famine littéraire* gorge les... uns et relègue le génie à l'hôpital, où en fait d'artistes on ne parle plus que d'ARR-TRISTE !

Ce cinquième acte en double prouve que M. Augier n'a pas l'habitude de *sythetiser* son idée. On peut avoir un regard d'aigle... cela n'empêche pas les fausses couches.

Et le secret ! — Quel secret ? — Celui qui a été si bien gardé :

Il faut que vous sachiez qu'à Paris l'acteur qui crée un rôle dans une pièce nouvelle ne se prive pas de *tirer la couverture* à lui. Il excelle dans l'art... de faire reléguer ses camarades au dernier plan ; son rôle s'augmente ainsi de ce que ceux des autres perdent.

Après la première de *la Contagion*, dont le cinquième acte surtout fut *égayé*, l'acteur Berton (d'Estrigaud) eut une idée lumineuse et chargea son ami Got (André Lagarde) d'en faire part à l'auteur sifflé. Got fut magnifique : — « Cher maître ! ô grand homme ! dit-il en baissant respectueusement le pan de la redingote de M. Augier, votre pièce est un chef-d'œuvre. Vous versez des torrents de lumière sur vos obscurs blasphémateurs. Mais il y a la cabale... les étudiants ! le quartier latin !... Dramatisez le récit de Lucien en le coupant. Porel n'y est pas bon. Que Berton, au lieu de prier Porel de raconter la mort d'Hippolyte soit apporté sur un brancard ; Navarette se jettera sur lui, le mourant pas le brancard... les autres seront là. Vous saisissez.

— Je saisis.

— Une petite scène pour Quentin avec Navarette, au lever du rideau, ne ferait pas mal. Vous savez que votre Quentin a un duel avec un rédacteur du *Sans le Sou*, qui a osé dire, le misérable ! au café du *Luxemb.*, que vous n'étiez pas digne de torcher le...

— Le ? le quoi ?

— Le... pif de Victor Hugo.

— Cet Hugo !... un brandon permanent !

Il y a aussi Doche ! son jeu est assez *toc* ; mais elle a conservé de belles relations, elle a très-bien marié sa fille... avec une riche dot !... Vous pourriez lui faire dire quelque chose de bien senti sur la réhabilitation sociale des... lamproies, par exemple. Le public aime ça, d'ailleurs vous ferez plaisir à La Rounat, et... en ramenant Doche au cinquième acte, plus de cabale !... Vous l'asphyxiez ! »

Voilà l'histoire du nouveau dénouement.

On me dit que j'ai tort d'attaquer M. Augier, qui est une des *gloires* littéraires du deuxième empire. C'est un détail.

Il peut être désagréable, j'en conviens, à cet im-

mortel qui n'a jamais connu que les faveurs de Jupiter, et à propos duquel la grosse Nathalie de la Comédie Française disait : « Il ne connaît pas son bonheur ! » que je prenne la fantaisie de déranger du bout de ma plume les plis de sa *pelure* magistrale ; il était si bien drapé qu'on pouvait le prendre pour quelque chose.

Mais l'art avant tout !

J'arrive à la défense faite par M. Augier aux troupes départementales de monter son *œuvre*. On avait annoncé qu'il renonçait à cette idée. Il n'en est rien. Une lettre de l'auteur de *la Contagion* à M. Got a dissipé tout doute à cet égard, et L'INTERDICTION EST FORMELLEMENT MAINTENUE.

L'Odéon ferme ses portes pendant la canicule. M. Augier veut avec les artistes de ce théâtre exploiter la Province. La Province ! c'est une chose, parbleu ! on en dispose ! pourvu qu'elle paie !

On a pris soin de nous dire que la caravane odéonienne, avec sa petite tournée commerciale, se proposait uniquement d'élever le niveau de l'art en province.

Il s'agit de s'entendre ! L'illustre auteur de *la Contagion* et ses interprètes *brevetés*, y compris le Barnum de la bande, le sieur Hubert, se préoccupent beaucoup trop de notre éducation artistique. Quant au niveau de l'art à Paris, nous savons qu'il est élevé, en effet, par quelque chose... par la corde des eunuques qui l'étranglent.

Vienne maintenant dans nos murs la *Contagion* odéonienne. Le public lyonnais est prévenu.

M. de Chilly, successeur de M. de La Rounat à l'Odéon, dans sa sollicitude pour les *nouveaux* talents, vient de commander une grande *machine* au *littéraire* M. Séjour, collaborateur de feu M. Mocquard, secrétaire particulier de l'Empereur, pour la *Tireuse de cartes*, les *Massacres de la Syrie*, etc., balançoires de circonstance qui ont rapporté chacune 200,000 fr. à ces deux messieurs.

C'est à M. Séjour qu'appartient l'idée du fameux vaisseau du *Fils de la Nuit*, drame de trois ou quatre auteurs, qu'il a eu le talent de signer seul.

On n'a pas oublié ses *Volontaires de 1815*, joués devant un public *choisi* exprès. La pièce s'appelait d'abord *l'Invasion* ou *l'Empereur et le Paysan* (Lacressonnière et Taillade) ; quand cet acteur entra en scène, en blouse et avec une grande barbe, un titi cria du paradis : — « *Tiens ! Dumolard !* »

M. Raphaël Félix, retour de Lyon, s'associe avec M. Hostein, le directeur *décoré* du théâtre du Châtelet, pour l'exploitation d'un théâtre d'été aux Champs-Élysées, pendant l'exposition.

Une anecdote sur le co-homme de M. Raphaël : M. Hostein était alors directeur de la *Gaité*. Bocage fournit les fonds pour faire monter à ce théâtre *Molière*, drame de G. Sand, où notre grand artiste créa le rôle de la pièce. Mais ensuite pour être payé, Bocage dut faire un procès. M. Hostein eut un beau mouvement : — Messieurs les juges, dit-il, M. Bocage était mon ami, mais ses déplorables convictions politiques m'ont fait une loi...

— De ne pas me payer ? demanda Bocage.
— De ne plus vous fréquenter, car je suis un ami de l'ordre, moi ! répondit l'autre.

SOUVENIRS D'UN LYONNAIS.

UNE NUIT A LA CAVE (PAS AU VIN).

(Suite et fin.)

En conséquence, elle alla quérir une robe, un châle et un chapeau de madame, et avec la meilleure grâce du monde, je m'insinuai dans ces chiffons soyeux.

Quand ma transformation fût complète, je me présentai avec des ondulations de croupe extravagantes,

anti-sexuelles, ce furent alors des rires, des hoquets inhumains ; bref, elle se pâma dans des contorsions épileptiques, dont le parquet a dû conserver l'*humide* souvenir.

Une seule chose, toutefois, manquait pour que ma félicité fut complète. Le vin brillait dans nos verres, l'amour me souriait dans les yeux de Clarisse, la chair était exquise, mais, — il y a toujours un mais, ici-bas, — ma pipe était vide, ayant négligé de renouveler ma provision de *caporal*.

A ma prière, elle consentit à aller m'en acheter pour quatre sous. Fatalité !... je ne devais plus la revoir !...

Après l'idylle amoureuse, le drame palpitant d'é-

motion ! Ici, chères lectrices, (les dames me comprendront mieux,) permettez-moi d'essuyer une larme.

Depuis cinq minutes à peine, j'étais nonchalamment plongé dans une causeuse, en face des débris de notre souper, rêvant, avec ivresse, aux trésors amoureux qu'il m'allait être donné de contempler dans quelques instants, quand tout à coup une clef grinça dans la serrure, et des pas d'homme, accompagnés d'un frou frou de soie, se firent entendre.

Mes cheveux se dressèrent sur mon crâne, haletant, je prêtai des ouïes attentives... les pas se rapprochaient... éperdu de terreur, l'œil hagard, je m'élançai vers un placard, l'ouvris et me blottis dans un

CELESTINS. — Après Déjazet qui ferait croire à la beauté de Ninon et attire la foule, nous aurons la Duverger dans le *Mangeur de fer*.

Une primeur? — Oh! non. Pour le plus fervent de ses admirateurs, le vieux D..., mari de la princesse M..., la Duverger est une *étoile* dramatique, parce qu'on met son nom en vedette sur les affiches.

Une actrice de carton avec un jeu de poupée, oui.

Cette ex-corsetière de la Canebière, qui a la rage de s'offrir au public, lorsque celui-ci ne l'en prie pas, ferait mieux, ayant parure en diamants de 600,000 fr., villa et le reste, de laisser le théâtre aux actrices qui sont obligées d'en vivre. Il y a de ces choses qu'une femme devrait avoir l'esprit de ne pas se laisser dire.

Mlle Duverger jouera-t-elle avec tous ses diamants? *That is the question*.

Si elle ne nous arrive qu'avec son talent, nous sommes volés.

Conclusion de mes quatre articles : — Hugo veut qu'on échenille Dieu ; je souhaite, moi, qu'on échenille l'art.

PLATON-POLICHINELLE.

CONCOURS DE LA LANTERNE MAGIQUE.

L'ANANKÉ de l'Omnibus.

Quelle fatalité me pousse en omnibus?...
J'y dépense d'abord mon modeste *quibus*,
Et fais, grâce aux cahots, des zigzags de *Bacchus*.
Un cocher mal poli m'insulte *mordicus*.
Bêtes, voiture et gens font un bruyant *chorus*.
Qu'aggravent cent odeurs, germe de cent *virus*!
Et les yeux fatigués de fades *prospectus*,
Je sors enfin, atteint de *choléra-morbus*.

Hue! Gorn!!

En ce temps d'agio, de bateaux-*omnibus*,
Où l'honneur, la vertu, qui marchent sans *quibus*,
Valent moins qu'un hoquet d'un pourceau de *Bacchus*,
Où l'imposture en tout s'affirme *mordicus*,
Où l'ineptie obtient un immense *chorus*.....
Pour asservir le peuple à ce PROGRÈS-*virus*,
Des journaux de Paris pleuvent les *prospectus*;
Viennent plutôt ou guerre ou *choléra-morbus*!

HENRI C... (de M...)

Pour un enthousiaste de M. de Bismark, en voici un.

Je me trouvais un jour dans le train *omnibus*,
Ayant manqué l'express, par faute de *quibus*;
Quelques troupiers joyeux avaient fêté *Bacchus*
Et par suite chantaient et beuglaient *mordicus*.
Près de moi, deux poupons, pleurant, faisaient *chorus*,
Et j'avais vis-à-vis, une pieuvre, un *virus*,
Dont les yeux scintillants servaient de *prospectus*.
J'aurai bien préféré le *choléra-morbus*.

L'ONCLE F. CLAUDE.

(La suite au prochain numéro.)

angle en tirant la porte sur moi...

Le comte et la comtesse entrèrent... A la vue des reliefs de notre festin, du pâté éventré! des flacons débouchés!! de mon chapeau accusateur!!! un double cri d'effroi s'échappa de leurs poitrines, la comtesse s'évanouit... Tableau!...

Jugeant le moment opportun, je m'élançai hors de ma cachette pour gagner la porte.

Malédiction! mon pied inexpérimenté s'embarrassa dans ma crinoline, et je vins rouler sur le parquet, meurtri, sanglant... dans mon accoutrement féminin!

Vous devinez le reste... Le comte m'empoigna au collet en appelant à la garde.

INDISCRETIONS LYONNAISES.

Le théâtre des Variétés ouvre ses portes au public le 5 juin. Ça a été dit et ça se fera.

Et l'on peut être certain que durant les premiers mois de l'exploitation on y verra une très-grande variété d'artistes... en bâtiments, — sans compter les autres, — mais ceux-ci pourraient bien être couverts par ceux-là.

Les artistes du Tivoli sont vraiment d'une supériorité incroyable, — au point de vue de la mnémonique, j'entends. — Ils créent rôle sur rôle, entassent pièce sur pièce et font en huit jours ce que d'autres ne feraient pas en un mois.

Dans une semaine ils apprennent facilement quinze ou vingt actes de drames ou vaudevilles, et les jouent avec non moins de facilité dans une seule soirée.

Lundi dernier, — tour de force sans précédent, — ils ont donné le même soir les dix interminables actes de l'interminable drame *Monte-Christo*, d'Alexandre Dumas.

C'est incroyable, inouï; jamais cela ne s'était vu.

Oui, mesdames; oui, messieurs; les dix actes ont été très-bien joués et le public, lui, ne s'est pas plaint de l'avoir trop été.

M. Hortaus, le directeur des Variétés est, paraît-il, très-bien disposé en faveur de la décentralisation dramatique; aussi les pièces de tous genres pleuvent-elles comme grêle depuis quelques jours dans ses bureaux. Je ne doute pas que M. Edgard Sevray ne soit pour une bonne part dans les envois.

M. Victor Chauvet a été chargé d'improviser un petit *speech* en alexandrins pour être déclamé au public, au lever du rideau, le jour de l'inauguration de ce nouveau théâtre, et M. Hortaus lui a donné trois mois pour cela. Je pense que l'improvisation aura eu le temps de mûrir.

Ah! c'est égal, je crains bien que les vers ne s'y soient mis trop tôt.

Puisque nous sommes sur le compte de la décentralisation :

Je trouve que nos établissements lyriques l'encouragent assez bien depuis quelques temps. Et la preuve c'est que Paris qui, entr'autres privilèges, avait celui des chansonnettes Thérèse, vient de se voir damer le pion par une nouveauté intitulée, je crois, la *Somnambule lucide*, que chante tous les soirs Mlle Busseuil.

Cette chansonnette ne le cède en rien à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Bravo, Lyon! dirait Rossignol-Rollin.

Ce n'est pas tout. On lit dans la *Gazette du Midi* à la date du 14 mai :

« Marguerite Baudin, qui est en ce moment à Montpellier, obtient un succès pyramidal avec une gaudriole intitulée : *Les Mangeurs de Grenouilles*, « production inédite qu'elle a rapportée de Lyon... » C'est trop! Eh bien non! et voici le bouquet :

En un instant toute la maison fût sur pied, la troupe arriva, et je fûs conduit au violon comme un vulgaire malfaiteur, escorté des huées de la populace.

Le lendemain, tout s'expliqua devant M. le commissaire, on me rendit les habits de mon sexe et je fûs mis en liberté.

Quand à Clarisse, je ne l'ai jamais revue... ce fût là un des grands chagrins de ma vie.

Chère Clarisse! folle enfant! qu'êtes-vous devenue?... cependant, une nuit à la cave méritait bien une récompense..... malhonnête!...

Pauvre photographe... va!...

Anatole DU GOURGUILLON.

Mais ceci est du dernier nouveau, Chaillier, l'excellent comique du Casino, l'a répété pour la première fois hier matin, et je suis sûr que tous les échos de la ville le répéteront avant qu'il soit huit jours :

Monsieur de Bismark est bigr'ment colère,
Sa servant' qui f'sait si bien les pruneaux
S'est, par un sapeur, la semaine dernière,
Laisée enlever d'auprès d'ses fourneaux.
Mais l'cher homm' qu'est si fier d'sa cuisine
A dit qu's'il n'r'trouvait pas son cordon-bleu,
Il f'rait de notr' globe une immens' ruine,
Saccagerait tout, mettrait tout en feu!

Hein! qu'en dites-vous?

Après cela on peut relever la tête et s'écrier avec M. Prud'homme : « L'art lyrique grossit, prend de l'exubérance et marche à pas de géant vers la... suite au prochain numéro.

MONITOR.

NI FROID NI CHAUD

Chansonnette.

Paroles de Joseph ROUX. Musique de Louis GERIN.

I

Pourquoi se faire tant de bile,
De mauvais sang et de tracass,
Puisqu'ici bas tout est mobile,
Soyons comme tout ici-bas.
Que nous font les lois chimériques
D'un monde qui n'est qu'un vain mot.
Tremblez, croyants; baillez, sceptiques;
Ça ne me fait ni froid ni chaud. (bis.)

II

Pour moi, je ris quand j'entends dire
Ah! grand Dieu, la bourse a baissé,
Tel ou tel grand parti conspire,
Le paupérisme est terrassé;
Pauvre bohème, que m'importe,
Le résultat de ce tripot;
Que le blanc ou le noir l'emporte,
Ça ne me fait ni froid ni chaud. (bis.)

III

Vous écrivez des chansonnettes,
Quel sot métier faites-vous là,
Et voyons, soyez plus honnêtes,
Mes chers messieurs de Loyola,
Ne me prenez pas pour victime,
Regardez-moi de bas en haut,
Et privez-moi de votre estime,
Ça ne me fait ni froid ni chaud. (bis.)

IV

Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle,
Que tous les hommes soient égaux,
Qu'une femme me soit fidèle,
Que mes amis soient vrais ou faux,
De la guerre des Amériques
Qu'on nous donne le dernier mot,
Que les chinois soient catholiques,
Ça ne me fait ni froid ni chaud. (bis.)

V

Chacun médit sur son compère,
On épargne peu ses amis,
Celui-là glose de son père,
Tous ces petits jeux sont permis.
La mode est à la baliverne,
C'est donc se montrer des moins sots,
Que de répondre à qui vous berne,
Ça ne me fait ni froid ni chaud. (bis.)

Correspondance renvoyée à huitaine.

Paroles de Joseph ROUX

Musique de Louis GERIN



All.^o vivace

PLANO

Pour-quoi se fai-re tant de bi-le de mau-vais
sang et de tra cas puis qu'ici bas tout est mo---bi-le so-yons eom-me tout i--ci bas que nous
font les lois chimé---riques d'un mon-de qui n'est qu'un vain mot Tremblez cro-yants baillez scep---
ti--- que ça ne me fait ni froid ni chaud ça ne me fait ni froid ni . chaud

à tempo

P

P

ff

ff